

## Olivier Demers à Antoine Volodine

Olivier Demers

Numéro 145, avril 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Demers, O. (2015). Olivier Demers à Antoine Volodine. *Moebius*, (145), 129–131.

Cher Antoine Volodine\*

J'ai découvert votre littérature par hasard dans une librairie d'occasion. Une jeune commis aux cheveux bleus m'avait tendu vos *Anges mineurs*, recueil de brefs récits postapocalyptiques. J'ai aussitôt été happé par la beauté du style mais, plus encore, par votre univers si unique et les images étonnantes qu'il suscite. Des images oniriques, très belles, évoquant pour moi le cinéma de Tarkovski et celui de Werner Herzog.

*Une steppe infinie sous un ciel brûlé. De vieilles bolchéviques, vêtues à la manière mongole, vocifèrent leur haine de la mafia capitaliste.*

*Un écrivain miteux, égaré dans une plaine, tente le destin et s'étend sur les rails d'un chemin de fer: « Je ne plierai pas le genou devant la mort. Quand cela viendra, je me tairai, mais dénierai toute vraisemblance à cette gueuse en approche. »*

*Un fier corbeau femelle, apprivoisé par un jeune romancier, attend sept nuits le retour de son maître assassiné, avant de se laisser mourir de chagrin.*

*Dans les décombres d'une ville détruite, une antique amoureuse vivote depuis des siècles, rêve le retour de son amant depuis des siècles, murmure les mêmes chants d'amour depuis des siècles.*

Ce sont là quelques-uns de vos anges mineurs. J'ai lu, depuis, bien d'autres de vos ouvrages. J'y ai chaque fois retrouvé la même évocation jubilatoire de notre fin, la même poésie du désastre.

Mais, bien sûr, rien n'est simple avec la poésie. Il y a toujours une part mystérieuse dans ce qui nous plaît dans un livre. La découverte des vôtres, pour moi si riche de joies, demeure liée aux années pendant lesquelles j'ai habité Montréal. J'aimais surtout de cette grande ville

ce que je retrouvais dans vos poèmes, son côté baroque, un peu bric-à-brac, mélange de ruines et de beautés; l'impression que tous les gueux, tous les errants du monde étaient venus s'y perdre. Et puis les origines lointaines de plusieurs de ses habitants ne manquaient pas d'évoquer certains de vos plus curieux héros. Je pense par exemple à Will Scheidmann, ce barde à la peau de cuir et de chiffon, conçu par des vieillards chamanes pour mettre fin au capitalisme. Je pense à Dondog Balbaïan, le sous-homme avide de vengeance, errant dans les décombres de sa mémoire brisée. Je pense enfin à ces nombreuses créatures mi-humaines, mi-oiseaux qui peuplent vos récits et qui sont parfois sources d'un étrange érotisme. C'est ainsi que dans *Songes de Mevlido*, l'un de vos plus beaux romans, une jeune anarchiste tente de séduire un policier en se dénudant devant lui. Le flic, l'eau à la bouche, détaille alors *la blancheur grisée sorcière de son plumage [...] la fermeté argentée de ses seins, la couleur acajou merveilleuse de ses aréoles*. Surtout, il constate fasciné que *partout sur son corps de jeune séductrice, complètement craquant, [...] s'étendait un duvet onctueux*.

Scène bizarre et jubilatoire. Où le merveilleux est raconté comme une évidence.

Mais je reviens à vos personnages. Ce sont presque toujours des communistes un peu déments qui ont vu leurs utopies tourner au cauchemar. Ils survivent comme ils peuvent, bougonnent, se racontent des histoires dans un monde retourné à l'état sauvage d'où l'humanité aura bientôt disparu.

Devant l'universel fiasco ne subsistent que leurs corps, leurs loques, leur folie.

Une folie qu'ils murmurent, faute de mieux.

Dans *Le port intérieur*, autre roman parfait, un ancien terroriste, réfugié dans la péninsule de Macau, veille sur sa jeune amante souffrant de troubles psychiatriques. Tout le récit oscille entre les confessions de ce rebelle déchu et les obscurs et beaux slogans scandés par cette femme agressive.

*Pirates de la deuxième mer, regroupuez-vous!*

*Incendiaires des lunes safranées, regroupuez-vous!*

*Officiers des rivages blessés...*

*Pour une chrysalide mal aimée, trente ans de pluie noire  
sur vos rêves!*

Oh! comme j'ai pu les dire, ces slogans. Comme j'ai pu les murmurer, oscillant moi aussi entre songe et réalité, du côté de Verdun, de Saint-Henri, de Griffintown, dans le Vieux-Port.

Cher Antoine Volodine, mon enthousiasme pour vos images étranges, pour vos héros insanes, vos romances sans issue pourra sembler adolescent. C'est pourtant la beauté de la littérature de nous offrir des mondes fictifs à habiter.

Je vis depuis quelques années dans une petite ville traversée par une voie ferrée, avec des viaducs couverts de graffitis et des parkings à moitié vides. L'hiver, les lacs gèlent comme en Sibérie. Le frimas, puis la neige recouvrent tout. Ici aussi, il m'arrive d'avoir l'impression de vagabonder dans vos contes. Une grande rivière couleur mercure serpente au milieu de la ville. Des corneilles craillent, puis se posent dans une neige aveuglante. Au loin, un train fantôme siffle avant de s'enfoncer dans la forêt.

Voilà, je pourrais être dans un lointain hameau de l'Orient soviétique. Au cœur des steppes de l'Orbise. Perdu dans le Bardo Thödol...

*Survivant, prépare des attentats contre la lune!*

*Mille ans après, souviens-toi, ne pardonne rien!*

*Souviens-toi, survivant!*

*Un attentat, mille attentats contre la lune!*

Olivier Demers

---

\*Antoine Volodine est le pseudonyme d'un écrivain qui publie également sous les noms de Manuela Draeger, d'Ellie Kronauer et de Lutz Batsmann. Très effacé derrière son œuvre, l'auteur se présente comme porte-parole d'un groupe d'écrivains subversifs. J'ai choisi ici, par commodité, d'utiliser son pseudonyme le plus connu.